

VICTOR ROUANET

Quelques Poésies

recueillies
par Martine Rouanet-Nielebock
2002

Victor Rouanet 1888 – 1976

Jacques Rouanet

Vers le soir d'une vie en tous points exemplaires
Promenant sur les siens un regard bienveillant,
Mon père sut trouver de lyriques accents
Et d'un trait plein d'humour camper leurs caractères.

Il serait, je le crois, injuste infiniment
Que celui qui de tous a mérité l'estime
Voie laisser dans l'oubli son œuvre et son talent
Sans seulement recevoir l'hommage d'une rime.

Puisse mon affection inspirer mes pensées
Me donner pour un temps le talent espéré
Qui permette à son tour que ses vertus soient dites,
Qu'une très belle vie soit connue et décrite.

Il naquit dans le Tarn, près du rude pays
Berceau de notre nom, d'où partit l'un des fils
Pour donner à son sang, un jour déjà lointain,
Un horizon plus vaste à de nouveaux destins.

Sa passion du cheval, dès sa plus tendre enfance,
Et son amour des armes en son adolescence
Devaient faire de lui un brillant officier ;
Dans la cavalerie la voie était tracée.

Ce fut alors Saumur, puis de nouveaux galons,
La fête du cheval à toutes occasions.
Puis la guerre survint ; il s'y était préparé
Et fit tout son devoir durant ces quatre années.

De Mars et de Vénus le conjonction fortuite
Vit transformer sa vie en mettant sur sa voie
Celle à qui il offrit – il l'aima tout de suite –
De connaître avec lui espoirs, chagrins et joies.

Marguerite Jullian fut sa chère compagne
Belle, pleine de vertus et le cœur amoureux
L'âme d'un foyer exemplaire et heureux :
Le bonheur n'appartient qu'à celui qui le gagne.

La guerre était finie. Les hasards de la vie
Changèrent à la fois son cadre et son métier.
C'est Pamiers qui l'accueille, et pendant cinquante ans
C'est ici qu'il travaille, élève ses enfants.

Au pied des Pyrénées, agréable climat,
Aux habitants aimables et vaillants à la fois.
Une ville tranquille où chacun se connaît
Cœur d'un département qu'il allait prospecter.

Apprécié de tous pour son honnêteté
Et le souci qu'il porte à leurs intérêts
Les clients sont nombreux au bout de peu d'années ;
On ne distingue plus amis et assurés.

Elever quatre enfants, les former pour la vie
Fut une de ses tâches, et il y réussit.
Ma mère et lui, unis dans leur affection,
Surent parfaitement accomplir leur mission.

Les oiseaux envolés, il aurait pu penser
Que sa tâche sur terre était bien terminée.
Mais jusqu'au jour fatal où il dut s'aliter
Un quart de siècle encore avait à s'écouler.

Ces années furent riches en sujets d'intérêt :
Voyages en camping, des heures de peinture,
Vieilles lettres à ma mère dont ils refirent lecture,
Poèmes dédiés aux enfants qu'il aimait.

Fierté aussi de voir s'épanouir, puissant,
Un arbre familial aux multiples rameaux,
Confiant à ses enfants et ses petits-enfants
Le soin de l'allonger – tel un dernier cadeau.

Secteur d'Arras

Nous sommes les Chasseurs de France
Prompts aux combats comme aux amours.
Dolman bleu, culotte garance,
Soucieux de notre élégance,
Corrects, même aux plus sombres jours.

Nous sommes les Chasseurs de France.
Il faut voir nos fiers pelotons
Tout le jour en reconnaissance.
Si, le soir, maigre est la pitance
Pour nous consoler, nous chantons.

Nous sommes les Chasseurs de France.
D'un souterrain humide et noir
Sans souci de notre prestance
On a fait notre résidence.
Nous y ferons notre devoir.

Mais bientôt, gais Chasseurs de France,
Nous reprendrons notre chemin,
Le sabre au poing, haute la lance,
Au galop dans la plaine immense
Nous les pousserons jusqu'au Rhin.

Compte sur tes Chasseurs, ô France,
Sur les meilleurs de tes enfants,
Ils combattent sans défaillance
Jusqu'à l'entière délivrance
Ils ne vivront que triomphants.

V. R. 7 janvier 1916

Ecrit dans les tranchées du Labyrinthe, près Arras

Ma couchette est peu confortable
Deux planches, quelques fils de fer,
Un peu de paille ; elle est peu stable,
Boiteuse, et n'a guère bon air
Ma couchette.

Elle est sise à cinq pieds sous terre
Dans un gourbi noir et profond ;
Quand il pleut, l'eau d'une gouttière
Choît goutte à goutte du plafond
Sur ma couchette.

Quand, pour une nuit heureuse
J'étends mes membres engourdis,
Ma couchette est bien peu moelleuse,
Les brins de paille sont raidis
De ma couchette.

Mais lorsque le sommeil de guerre
Se fait plus lourd et plus pressant,
Ma couchette me devient chère.
Comme je dors profondément
Sur ma couchette !

Parfois, au cours d'heures heureuses
Paresseusement allongé,
Douce visions amoureuses
Viennent bercer mon spleen léger
Sur ma couchette.

Mais plus souvent – rêves de gloire,
Balles, obus et sang vermeil,
Charges, sacrifice, victoire,
Vous venez troubler mon sommeil
Sur ma couchette.

Le temps n'est pas aux amourettes,
Plus tard nous en reparlerons.
Ne lâchons pas nos baïonnettes
Et conservons nos éperons
Sur ma couchette.

Je te quitterai non sans peine
Quand, le Boche enfin enfoncé,
Nous le poursuivrons par la plaine
Et qu'alors le premier fossé
Sera ma couchette.

Aucun lit, après la victoire,
Le plus doux, le plus spacieux,
N'effacera de ma mémoire
Le souvenir délicieux
De ma couchette.

V. R. 2 mars 1916

Les départements

<p>C'est l'année aux trois huit que le Tarn vit paraître Un beau bébé tout blond qui, tout heureux de naître, Poussait ses premiers cris ; Marie Combe le prit, Consciencieusement, longuement le nourrit.</p>	<p>Castres 1^{er} juin 1888</p>
<p>Le collège à son temps saisit le petit homme ; Il apprit à compter, à lire, tout, en somme Que doit savoir l'enfant pour sa formation. Cela jusqu'à la Première Communion.</p>	
<p>Le rapprochant des siens, l'Aude attira son père Croyant avoir au Vié un vignoble prospère. Le collège reprit, mais pas pour très longtemps, C'est ainsi qu'à Toulouse il suivit ses parents.</p>	<p>Narbonne 1899</p>
<p>Le lycée du chef-lieu de la Haute-Garonne Reçut, un certain temps, cette jeune personne. A St Joseph enfin il termina ses cours Tout prêt à affronter la vie et ses détours.</p>	<p>Toulouse 1901</p>
<p>Il voulut s'engager aux Dragons de l'Isère, Des jeunes cavaliers les premières misères Furent vite oubliées en un espoir futur : Gagner du même coup l'Ecole de Saumur.</p>	<p>Vienne 1907</p>
<p>Il réussit, ainsi gagna du Maine et Loire Ce lieu si réputé, nul n'ignore sa gloire. Le travail militaire et l'amour du cheval Pour le jeune aspirant forment un idéal.</p>	<p>Saumur 1911</p>
<p>La Haute-Vienne vit le nouvel uniforme : Bleu ciel, galons d'argent, shako de belle forme. Manœuvres et concours, dressage, instructions. Pas pour longtemps, bientôt retentit le canon.</p>	<p>Limoges 1912</p>

Alors pendant cinq ans de lutte fantastique, 1914-1918
Que de départements foulés par Elastique.
Du haut en bas du front, galopant plein d'entrain
Jusqu'à ce qu'il goûtât à l'eau pure du Rhin.

Une permission lui fut bien favorable Béziers
Visite dans l'Hérault, moment inoubliable. 1916
La douce vision apparut à ses yeux ;
Depuis ce jour, pour eux, le ciel fut toujours bleu.

Puis le hasard voulut que ce fut l'Ariège Pamiers
Qui devait pour longtemps être le nouveau siège, 1926
Pittoresque pays, belle et calme cité,
Montagnes toutes proches, air pur jamais venté.

Elle les abrita durant cinquante années,
La famille a grandi et puis s'est dispersée,
C'est ainsi qu'enchantés de ce département
Ils y subsisteront jusqu'au dernier moment.

Les saints du Paradis envient leur réussite.
Comme si deux d'entre eux voulaient le même sort
On fête au vingt juillet la Sainte Marguerite
Et dès le lendemain on fête Saint Victor.

V. R. 11 / 11 / 1975

Le jeune médecin

Il était à Pamiers un élégant jeune homme
Bachelier par surcroît, bien pris, étant en somme
Digne de sa famille. « Choisis bien ton destin »,
Lui dirent ses parents, « ceci est pour ton bien .
Vive le jeune médecin !

Choisi bien, ta cousine a mis robe sur robe,
Ton frère est dans les chiffres, un autre endosse l'aube.
Ne choisis pas surtout d'être un agriculteur,
Les pannes de tracteur te mettraient en fureur. »
Vive le jeune médecin !

Il choisit donc, de goût, l'état de morticole ;
Il fut en faculté, une excellent école ;
On lit force bouquins, on entend des discours,
On rêve d'opérer, mais tout d'abord les cours.
Vive le jeune médecin !

Il faut moisir souvent sur un texte insipide,
Enfoncer dans son crâne un tas de noms stupides,
Il faut savoir la place du Neurolyse Chorel
Dont la paralysie faisait tant souffrir Bell.
Vive le jeune médecin !

Un travail acharné lui donna le diplôme
Dont il n'est pas peu fier, notre charmant jeune homme.
Mais ayant aperçu un nez défectueux
Je fais oto-rhino pour faire des heureux.
Vive le jeune médecin !

Cependant, quelques mois, comme Français honnête,
Il dut au régiment fourbir la baïonnette.
Ce fut, entre ses mains, un simple bistouri,
qu'il mania si bien que personne n'en rit.
Vive le jeune médecin !

Il décréta alors l'assaut aux amygdales,
Il perça des tympans, vida l'oreille sale,
Il traita les gosiers, guérit les oreillons,
Tout cela sans jamais toucher un cotillon.
Vive le jeune médecin !

Il fit tant et si bien qu'arriva Esculape
Descendu de son ciel, ainsi qu'un nouveau pape.
Pour fêter la science et presser sur son sein
Notre héros du jour : le jeune médecin.
Vive le jeune médecin !
Vive le jeune médecin !

V. R. Mars 1976

Souvenirs

Août mil neuf cent quatorze, à jamais historique,
Vit notre peuple entier, d'un élan héroïque
Courir à l'ennemi, fleurs aux fusils, chantant,
Pensant punir bientôt l'Allemand arrogant.

Mais ce furent combats et assauts sans mesure
Se transformant bientôt en durs combats d'usure
Tandis qu'une brunette aidait à l'hôpital
A soigner les blessés, à soulager leur mal.

Ainsi, pendant deux ans s'embrasa la campagne
Et ce furent l'Yser, la Marne, la Champagne
Heureusement coupés de maigres permissions
Soutenant le moral, parfois en perdition.

Le vingt-cinq octobre, en l'an mil neuf cent seize
Permit de la connaître et remplit mon cœur d'aise,
Un voyage à Béziers durant la permission
Suffit à éclairer, en moi, ma passion.

Je vis ce beau visage et cette grâce innée
Et ses traits ravissants saisirent ma pensée.
Je regagnai le front, le cœur battant d'espoir
Et ma pensée fidèle ne faisait qu'entrevoir

Un horizon nouveau fait d'affection tendre ;
Mon cœur à tout instant s'émerveillait d'entendre
La voix si modulée, de voir ses traits si purs,
Ses yeux brillant en moi ainsi qu'un ciel d'azur.

Le « oui » définitif combla mon espérance
Il fut facile, alors, de servir notre France.
Mais les jours ne passaient qu'avec grande lenteur.
Il arriva pourtant, pour notre grand bonheur.

Enfin le premier mars joignit nos existences
Et combla pour toujours ma plus belle espérance.
Pour nous les jours heureux se sont bien succédés,
Mêlés parfois de pleurs à nous deux partagés.

Nous nous tournons souvent vers la belle famille
Qui croît autour de nous, si belle, si gentille,
Qui fait notre bonheur, à qui va notre espoir
Et que nous aimerons jusques au dernier soir.

Mais nous pensons souvent à ceux qui, tôt partis,
Ont laissé dans nos cœurs des souvenirs bénits.

V. R. Mars 1976

"quel est ce grand fleuve qui au long de son parcours
Régule et compare en main ? - C'est notre planète.
Le pourrait moderne du Pô et de l'Égypte
En partant par l'Asie, et cela sans erreur.

Il traverse la Colonne, il change la nature,
Il dit au vainqueur, chantant dans la verdure,
Ratissant par une autre terre et champ :
Il n'y a qu'un fleuve, et doit absolument.

Dans un nouveau tracé il grille l'encens ;
D'ailleurs, quand il a lu son eau toute immense,
Et faisait glorieux droit. Devant les rivières
Il sort en partant avec les fleuves et les rivières.

Jeja, dans sa jeunesse il montre du courage,
Pas son les allemands, il n'est pas en cage ;
Il leur tourne le dos et non évasion
à l'ouest, un peu noir, l'ouest à l'est.

Environnant aussitôt, il devient géographique,
Stabilise la carte, et avec la moindre gaffe.
Il trouve l'âme noire, digne de son penchant ;
Et a fait le bonhomme avec son long temps.

De Mars le regard, Malabargacan en rive ;
 Et traversille en temps lieure, nous voyons un ombre ;
 Pendant que trois enfants decourent le maison ;
 Deux filles bien amies, un leur petit garçon .

Rien est le ciel de son offre non abondance ;
 géométrique, il devient une grande oeuvre .

Puis la redoute est, couvrant ses efforts .
 Complètement tout est de garder les bras forts .

Il doit se procurer un grand théologie ;

Le temps prenait épa, il faut aller les vite .
 Afin d'être muni et l'arriver au plus tôt ;
 Il fit venir l'outils, direct, ... de l'œuvre !

Des moments-lens, la Terre Breannaie
 La main éclose enfin, ce sont elle en fait une,
 Des lieux antérieurs, devant ses tentants,
 Et l'homme le compagne en chemin avec chercheurs .

Quand amantem qu'il est si maison accoutance ;
 Mais ne suffit pas, et il lui faut le faire ;
 Paron plaisir en des lieux pittoresques et beaux,
 Tout en tant de eux, il y prend le plaisir .

Par travers, son regard, l'âme toujours gentille,
 A combattu l'ennemie à tout le famille .

v. r.
 9 août. 1926